

Partance

Océan de Catherine Martin

Marie-Claude Loiselle

Numéro 111, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24627ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loiselle, M.-C. (2002). Compte rendu de [Partance / Océan de Catherine Martin]. *24 images*, (111), 50-50.

Océan

de Catherine Martin

PARTANCE

PAR MARIE-CLAUDE LOISELLE



CATHERINE MARTIN

Évocation poétique où se rencontrent le rêve et la réalité, le passé et le présent.

En Amérique plus qu'en Europe où il est demeuré un des principaux moyens de transport, le train est une figure mythique, qui porte encore en elle la vision d'un territoire infini à conquérir ayant été, au XIX^e siècle, le rêve des habitants de tout l'Est de ce continent. La colonisation, l'expansion économique, l'espoir d'une vie meilleure apporté par une ouverture sur un espace inconnu, la ruée vers l'or sont tous intimement liés au développement du chemin de fer et, bien qu'il ne reste aujourd'hui presque plus rien de ce qui avait été, voici un siècle, des artères stratégiques de notre territoire, la part de rêve qui lui est rattachée n'en a pas moins perduré dans les mémoires, plus ou moins vivantes, plus ou moins inconscientes, de chacun d'entre nous.

Sans aucun commentaire, aucune explication, sans que jamais ce passé ne soit explicitement nommé, Catherine Martin, dans *Océan*, parvient pourtant le plus subtilement qui soit à le faire surgir, tel un fantôme, des ombres qui ondoient d'image en image et de tout l'univers sonore qui anime le film (roulis, sifflements, frottements, cliquetis). bercés par ces images et ces sons, nous basculons bientôt dans un état quasi hypnotique près de celui du voyageur, comme dans un rêve éveillé qui effacerait tout repère, jusqu'à ce que nous ne sachions plus, la projection achevée, ce que nous avons réellement vu, entendu et ce que notre imagination, emportée par ce voyage, a inventé. Si on reconnaît bien les préoccupations des *Dames du 9^e* dans cette évocation poétique qui sait si bien faire se rencontrer le rêve et la réalité quotidienne (présente notamment par le travail des employés qui s'affairent dans le train et autour), la fusion entre ces

deux pôles s'accomplit ici de façon beaucoup plus naturelle, comme si *Océan* se nourrissait du souffle magique qui enveloppait déjà *Mariages* — ce qui semble confirmer l'assurance et la maturité créatrice auxquelles Catherine Martin a aujourd'hui accédé.

C'est donc en empruntant le train de nuit nommé *Océan* qui, suivant la ligne ouverte depuis 1876, relie Montréal et Halifax, sur la côte atlantique de la Nouvelle-Écosse, que la cinéaste nous fait vivre un voyage intemporel, en cela qu'il est semblable en tout aux milliers d'autres déjà effectués par le même train, mais intemporel aussi par cette manière de nous plonger dans une sensation de temps suspendu où nous entraînent ces déplacements, comme une parenthèse en retrait de la vie et du temps réel. On comprend alors que l'espace même en vient à changer de nature pour le voyageur, son regard avalant les paysages qu'il croise autant qu'il est absorbé par eux. Le voyageur bascule alors dans un état de semi-absence devant l'image mouvante qui défile sous ses yeux, ne se trouvant nulle part véritablement, pris entre deux points, entre ce qu'il laisse derrière lui et l'anticipation vague de ce qui l'attend, ce que traduisent fort bien de longs plans fixes sur des détails (une porte, des oreillers, les draps défaits d'une couchette), sur quelques passagers solitaires, un bras replié sur un visage: l'attente.

En parallèle à ce temps suspendu des passagers, il y a tout le temps passé depuis l'époque florissante où la circulation ferroviaire apportait la prospérité dans les villages, qui est rendu palpable par le film. Un jour, le temps s'est arrêté dans ces gares aujourd'hui désaffectées, ou disparues, ne laissant pour toute mémoire qu'un terrain vague au

milieu duquel on devine encore sur un panneau l'inscription «Rue de la gare». Il n'y a que les chefs des gares encore existantes pour qui le temps prend une dimension concrète, eux qui continuent, nuit après nuit, d'attendre les passagers, sans cesse moins nombreux. Pour ces veilleurs, le temps est long, leur rappelant qu'un jour viendra où le train cessera aussi de s'arrêter dans leur village.

Il y a donc dans *Océan*, comme un face-à-face complémentaire entre le mouvement perpétuel du train et l'immutabilité de cette sorte de no man's land ininterrompu qui longe les voies de chemin de fer — saisi par de longs plans presque photographiques de rails qui se perdent au loin —, auquel répond l'immobilité de ceux qui regardent passer les trains, comme cet homme, chef de gare, fils et petit-fils de chefs de gare, qui n'a jamais pris un train de sa vie. Il dort dans la chambre où il est né et rêve de ces espaces dont il ignore tout, dont il peut tout imaginer lorsqu'il regarde disparaître les trains à l'horizon. Entre l'état de rêverie du passager momentanément déraciné et celui du chef de gare à l'esprit vagabond, quelle différence y a-t-il? N'est-ce pas là la même solitude fondamentale, le même voyage au cœur secret de nous-mêmes? ■

Océan

Québec 2002. Ré. et scé.: Catherine Martin. Ph.: Carlos Ferrand. Mont.: Natalie Lamoureux. Son: Philippe Scultety et Martyne Morin. Mont. son.: Hugo Brochu. Mus.: Robert Marcel Lepage. Prod.: Claude Cartier pour Les productions Virages. 50 minutes. Couleur.